

Marie-Louise TRICHET, qui es-tu ?

Je ne relèverai que quelques traits de la personnalité de Marie-Louise et de son itinéraire spirituel, en les situant dans le projet que Montfort avait conçu pour la Congrégation de la Sagesse, projet qu'elle a cherché à réaliser tout au long de sa vie, avec Montfort d'abord, puis seule, après la mort de celui-ci le 28 avril 1716.

Qui était Marie Louise TRICHET ?

Une femme, qui a vécu à une époque donnée (1684-1759), selon les conditions d'une femme de son temps, dans un milieu social et familial précis. Une chrétienne, dans une Eglise qui n'avait pas le même visage que l'Eglise d'aujourd'hui.

Si nous voulons essayer de comprendre un peu Marie-Louise, il nous faut tenir compte de ces données-là.

Son milieu social : la petite bourgeoisie de Poitiers, une ville elle-même très bourgeoise à l'époque. Son père était Procureur près du siège présidial de la ville. La mère de Marie Louise membre, du Tribunal de Commerce, est plutôt énergique, solide, vive et enjouée.

Son milieu familial : famille nombreuse (8 enfants dont elle était la 4^{ème}), famille peu aisée, famille chrétienne, nourrie de foi, fidèle à la prière, attentive au sort des pauvres. Marie-Louise y apprend la pratique des vertus chrétiennes. Selon les habitudes de son milieu, elle va à l'école chez les Filles de Notre-Dame où elle est externe. Elle y apprend à lire, à écrire, à « chiffrer », et tout ce qu'une future maîtresse de maison doit savoir. A l'adolescence, elle reste dans la famille et aide sa mère et sa sœur Elisabeth aux tâches ménagères, ainsi qu'à la visite des pauvres notamment à l'hôpital général, et s'adonne à la prière.

Au cœur de ce milieu familial, Marie Louise manifestait un comportement discret, calme, pondéré. Elle était une jeune fille silencieuse. Face à ce comportement, sa mère était agacée. Un jour Madame Trichet dit à son époux : *« Que ferons-nous de cette fille ? Elle est stupide, elle ne fait que sourire ! »* Le père lui, au contraire, voyait en sa fille des talents cachés et il calmait son épouse en disant : *« Non, non. Vous vous trompez, Dieu fera en elle de grandes choses »*

Marie-Louise, Disciple de Montfort

Considérons, sur ce point, la situation particulière de Marie-Louise, du moins pour ce qui est de la spiritualité de Louis-Marie.

Lorsqu'aujourd'hui, nous parlons de spiritualité montfortaine, lorsque nous l'étudions pour l'approfondir et en vivre, nous avons à notre disposition des « Instruments » variés : Les Œuvres complètes, diverses biographies, nous avons le fruit des recherches entreprises surtout depuis quelques décennies, nous avons le recul de trois siècles et l'expérience de ceux qui, avant nous, ont vécu de cette spiritualité...

Mais imaginons la situation de Marie-Louise : non seulement elle n'avait aucun de ces instruments, mais lorsqu'elle rencontra Montfort en 1701 à l'hôpital général de Poitiers, son itinéraire spirituel n'était pas achevé, et comme tout itinéraire, il comportait des tâtonnements, des périodes de doute, des étapes décisives. Marie-Louise n'avait que quelques lettres, quelques entretiens au hasard des rencontres.

Elle était le témoin de certains choix pas toujours explicites et nuancés, d'une évolution en cours d'une doctrine qui se cherche, d'une vie bousculée.

Elle n'eut donc pas à étudier la spiritualité montfortaine, elle eut à décoder, au jour le jour, l'intuition profonde qui animait la vie spirituelle de Montfort et trouver peu à peu la forme qu'elle pouvait donner, dans sa propre vie, comme femme et comme disciple, à cette manière de vivre l'amour de Dieu.

En ce sens, Marie-Louise nous intéresse beaucoup : car n'est-ce pas ce que doivent rechercher ceux qui aujourd'hui, veulent vivre leur vie chrétienne à la suite de Montfort : ne pas copier Montfort, mais s'approprier ses intuitions profondes pour en vivre selon notre condition d'homme ou de femme, dans notre milieu, aujourd'hui.

Quelques remarques de l'expérience spirituelle de Marie-Louise

Une expérience immédiatement incarnée

Puisqu'elle eut à se construire, jour après jour, à travers des événements de toutes sortes, l'expérience spirituelle de Marie-Louise a dû trouver sa forme immédiatement dans sa vie quotidienne, en la confrontant à ce qu'elle percevait de l'inspiration de Montfort. Elle ne pouvait s'en tenir à des idées ni prendre le temps de la « relecture ».

La longue attente de dix ans à l'hôpital de Poitiers (même si Montfort lui écrivait), le partage quotidien de la vie des pauvres furent pour elle très riches de signes qui éclairaient sa route. Les choix apostoliques des débuts se sont inspirés de ce qu'elle percevait de la doctrine de Montfort encore hésitante et ce fut ensuite la démarche de toute sa vie : donner corps, dans le concret, aux inspirations profondes du Fondateur. Elle a fait œuvre de femme : elle a donné corps.

Simplicité et exigence

Immergée dans le peuple des pauvres, Marie-Louise avait le souci de ne pas être trop « loin » d'eux et donc de leur offrir quelque chose qui soit lisible pour eux, une forme de vie chrétienne accessible. Ceci l'a conduite sur la voie de la simplicité. Vivant la « Sagesse au quotidien », à travers les gestes et les expressions les plus simples, les actes de la vie les plus banals, elle vivait une forme de prière « simple et unie », se méfiant de l'extraordinaire dans l'expression, ce qui ne l'empêchait pas d'être exigeante et profonde. Elle garda cette simplicité tout au long de sa vie relationnelle avec les pauvres, avec les laïcs qui l'aidaient dans sa tâche comme avec ses sœurs.

Cette **exigence** était surtout fidélité. Une fidélité au projet de Montfort, non pas une soumission tatillonne à des détails : elle savait modifier la forme si le sens premier ne se trouvait plus lisible. *Un exemple : en 1739, l'évêque de Poitiers, Mgr de Foudras, souhaita que les Filles de la Sagesse prennent en charge l'œuvre des Pénitentes. Mais une des conditions était que les sœurs vivent dans la clôture, comme les précédentes gouvernantes. L'œuvre était bien dans les préférences apostoliques de Marie-Louise, mais cette condition était inacceptable, Louis-Marie n'avait pas voulu le cloître pour les sœurs. Ni l'insistance de l'évêque, ni le Conseil pressant du Père Mulet, alors Supérieur Général, ne purent la faire changer, malgré le respect qu'elle portait habituellement à ceux qu'elle considérait comme ses supérieurs. Finalement, l'évêque céda et les Filles de la Sagesse entrèrent au service des Pénitentes, sans clôture.*

Humilité et obéissance

A l'école de Louis-Marie, Marie-Louise s'est laissée pétrir d'**humilité** et d'obéissance radicale : une humilité qui s'exprime avec discrétion. Sa vie ne fut pas remarquée de ces grandes humiliations publiques qui requièrent un tempérament exceptionnel et quelque peu excessif pour ne pas en être écrasé. C'était plutôt l'attitude intérieure et silencieuse de quelqu'un qui vit sous le regard de Dieu, consciente de ses limites et de ses possibilités, qu'elle mettait en œuvre sans complexe et sans orgueil, quelqu'un qui se tient à sa juste place, que cette place soit élevée ou très humble.

Son obéissance : la suite de Jésus-Sagesse incarnée parmi les hommes. Cette femme forte et entreprenante a expérimenté l'art de disparaître lorsque sa présence et sa parole ne lui semblaient pas nécessaires.

Où qu'elle soit et dans quelque situation que ce soit, son obéissance savait rejoindre, avec intelligence, la volonté du Seigneur lorsqu'elle voyait clairement que ce chemin était le sien.

Action et contemplation

A l'exemple de Montfort, l'opposition entre action et contemplation n'existait pas pour elle, car tout, dans sa vie, était contemplation de Jésus-Christ sous les traits de la Sagesse. Femme de prière, elle vivait d'une prière assidue, prolongée, quelles que soient ses préoccupations et ses tâches parfois bien lourdes : n'avait-elle pas, dans sa jeunesse, tenté la vie monastique à laquelle elle aspirait ? Elle avait aussi le goût de la solitude, goût partagé par Montfort, mais elle n'avait ni grotte de Mervent, ni ermitage de St Eloi ou de St Lazare...pour s'y retirer. Tout au plus, au plus fort de ses activités apostoliques, prenait-elle quelques instants de prière solitaire, le mercredi, dans le grenier de l'hôpital. Mais, engagée désormais dans la vie apostolique, elle s'en tenait habituellement au temps de prière prévu pour la communauté...elle n'était pas une moniale qui se serait fourvoyée dans la vie apostolique.

Elle contemplait le visage du Seigneur dans le visage du prochain surtout pauvre et petit, et, en regardant le pauvre elle contemplait le visage de Dieu. On peut parler

comme d'un « aller et retour » : dans la prière, elle puisait l'énergie spirituelle qui lui permettait de s'engager à fond dans les tâches apostoliques, et la rencontre du prochain, visage du Christ, même défiguré par la souffrance ou le péché, lui procurait le plein d'amour qui nourrissait sa prière. Ce double mouvement est bien le signe d'un bel équilibre spirituel.

Ceci explique pourquoi elle a toujours refusé - et on peut s'en étonner - d'instaurer l'adoration perpétuelle à la Maison-Mère : d'abord, elle craignait que cela produise, avec le temps, deux catégories de sœurs, les contemplatives et les actives, et surtout, elle estimait que les sœurs étaient appelées à vivre la contemplation sous ces deux formes, ce qui est la marque de la contemplation de l'ouvrier apostolique. Montfort nous avait voulues missionnaires de cette façon-là, elle veillait à ce que cela soit vécu.

Contemplation et action, non pas opposition, mais plutôt tension féconde, source de vie pour les sœurs et pour ceux vers qui elles iraient.

Les marques montfortaines dans la vie spirituelle de Marie-Louise

Naturellement, on retrouve dans l'expérience spirituelle de Marie-Louise, les traits fondamentaux de la spiritualité de Louis-Marie, qu'elle a vécue à sa manière, sans reproduire à la lettre les choix de ce dernier.

La recherche de la Sagesse

Le « Dieu seul » de Montfort, clef de voûte de tout l'itinéraire de ce passionné de Jésus-Christ, Sagesse éternelle a coloré fortement la vie spirituelle de Marie-Louise. Chercheuse de Dieu, elle dénonçait, dans sa propre vie d'abord, puis dans ses activités apostoliques, ce que Louis-Marie appelait les « fausses sagesse » : honneurs, duplicité, faux-semblants...pour vivre simplement les réalités, sans s'y attacher, assumant toutes les conditions qu'elle eut à vivre...ce qui lui a permis à la fin de sa vie de supporter, dans la charité la plus fine, les critiques et même de vives attaques : elle se voulait libre pour accueillir la Sagesse. Nous ne savons pas si elle eut connaissance de la Consécration à Jésus-Christ Sagesse incarnée, mais nous savons qu'elle disait chaque jour une prière à la Sagesse que Montfort lui avait apprise, alors que lui-même l'avait oubliée depuis longtemps.

La dévotion à Marie

Marie-Louise est entrée comme tout naturellement dans le chemin incontournable qu'est Marie, pour suivre Jésus-Christ et rechercher la Sagesse. Elle considérait Marie comme la première supérieure de la Congrégation, pôle de tendresse, image de la servante du Seigneur qu'elle voulait être. Elle essayait de vivre les « pratiques intérieures » que Montfort préconisait et elle priait fidèlement la Vierge Marie.

La rencontre de la Croix du Christ

« La Croix est la Sagesse et la Sagesse est la Croix » disait Montfort. Dès son engagement dans la première communauté de la Sagesse, en 1701, Marie-Louise fut placée devant une croix que Montfort avait enrichie d'inscriptions qui ne laissaient aucun doute sur la présence de la Croix dans la vie chrétienne. Pour elle, comme pour Montfort, contrairement à ce qu'on laisse entendre parfois, il ne s'agissait pas de dolorisme, mais d'une cohérence dans la suite du Christ, communion avec le Christ souffrant, dans sa vie concrète.

L'abandon à la Providence

Sans aller jusqu'à poser des actes excessifs comme Montfort qui pouvait vivre sans un sou et donner son habit au premier pauvre rencontré, Marie-Louise fut plus mesurée, mais non moins audacieuse, lorsqu'il s'agissait de se fier à la Providence : la fondation de La Rochelle, l'arrivée à Saint Laurent, les longues années de précarité en sont des exemples parmi d'autres.

Cette confiance n'était ni négligence, ni manque de réalisme : elle mettait d'abord tout en œuvre pour trouver des solutions sûres, puis, sans naïveté, mais dans la foi, elle s'en remettait à Dieu : « *Son bras n'est pas raccourci* », disait-elle.

La relation aux pauvres

Chez Marie-Louise, comme chez Montfort, l'amour des pauvres ne peut être confondu avec la seule compassion devant la misère, la souffrance, ou avec une philanthropie qui va de soi. Elle voyait dans tout homme, même et surtout le plus pauvre, le plus délaissé, le plus accablé, le plus dévoyé même, le visage du Christ. Sa relation n'était pas seulement le service des pauvres, elle allait jusqu'au partage de la condition même des pauvres dans le quotidien (comme en allant vivre au sein de l'hôpital de Poitiers, parmi eux). Tout ce qui les touchait la concernait personnellement : elle était « *passée du côté des pauvres* », définitivement. Témoin, cette remarque lors du terrible hiver de 1709, elle disait :

« *Je voudrais être étoffe pour les vêtir tous* » ou encore une de ses dernières recommandations « *Prenez bien soin des pauvres* ».

En conclusion

Cette rapide présentation n'est qu'une approche : il faut lire la vie de Marie-Louise pour retrouver les manifestations concrètes des quelques traits retenus ici, il faut savoir un peu plus comment elle a donné corps à toutes ces intuitions et les a proposées aux Filles de la Sagesse de ce temps-là et à celles à venir.

En ce qui concerne la Congrégation des Filles de la Sagesse, on peut dire que Montfort, inspirateur premier du projet, en est le fondateur, et Marie-Louise, dans son sillage après s'être appropriée sa spiritualité, a donné corps à ce projet, selon son charisme personnel : on peut dire **qu'elle fut co-fondatrice**. Elle n'était pas le « complément féminin » de Louis-Marie, elle a apporté sa marque originale et fidèle, elle a « institué » la Congrégation, ce qui était nécessaire, mais ce n'était pas là le charisme de Montfort.

Des missionnaires de type itinérant et pastoral, des missionnaires plus insérés dans une institution : deux formes d'une même mission, aussi nécessaires à l'Eglise l'une que l'autre. D'ailleurs, au cours de l'histoire, il y eut, au sein même des instituts fondés par Montfort, ces deux types d'engagement missionnaire.

Montfort et Marie-Louise, deux tempéraments différents animés d'un même zèle, brûlant de la même flamme, de la même audace apostolique, quoique plus discrète et réservée chez Marie-Louise. Deux apôtres au cœur de feu, prenant tous les risques pour l'annonce de l'amour, pour eux et pour ceux qui prendraient la même voie.

Pour moi, Louis-Marie et Marie-Louise ont vécu une véritable amitié spirituelle à la manière de grands Saints comme François d'Assise et Ste Claire ou encore St François de Salle et Ste Jeanne de Chantal, s'aidant mutuellement dans la mission auprès des pauvres.

Je terminerai par ce témoignage que fit Mgr de Champflour, évêque de La Rochelle, en 1715, au sujet de Marie-Louise :

*« Une femme d'un jugement solide et d'un sens droit, qui joignait
à beaucoup d'esprit, le talent rare de savoir en faire usage
sans chercher à le faire paraître ».*

Sœur Chantal RABIER
Fille de la Sagesse